



**HAL**  
open science

**Apprendre à penser ou devenir géomètre grâce à la  
fiction : Les Magasins des Adolescentes de Marie  
Leprince de Beaumont**

Andréane Audy-Trottier

► **To cite this version:**

Andréane Audy-Trottier. Apprendre à penser ou devenir géomètre grâce à la fiction : Les Magasins des Adolescentes de Marie Leprince de Beaumont. Fiction et savoirs dans l'oeuvre de Marie Leprince de Beaumont, Feb 2017, Augsburg, Allemagne. hal-01881010

**HAL Id: hal-01881010**

**<https://hal.science/hal-01881010>**

Submitted on 25 Sep 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **APPRENDRE À PENSER OU DEVENIR GÉOMÈTRE GRÂCE À LA FICTION : LES MAGASINS DES ADOLESCENTES DE MARIE LEPRINCE DE BEAUMONT**

Marie Leprince de Beaumont est sans doute l'un des auteurs les plus lus et les plus traduits au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Outre sa réécriture de *La Belle et la Bête*, ses *Magasins* constituent ses œuvres les plus célèbres, ayant grandement contribué à renouveler la pédagogie laïque au siècle des Lumières. Largement inspirés de son expérience londonienne de gouvernante, ces écrits empruntent la forme du dialogue pédagogique, que la critique actuelle associe plus particulièrement aux femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, et mettent en scène les leçons que transmet une « sage » gouvernante, Mlle Bonne, à ses élèves, dont le nom révèle souvent le trait prédominant de leur caractère. La flexibilité offerte par la forme dialogale permet d'y intercaler naturellement de petites fictions glanées ici et là, lesquelles viennent illustrer le propos dont il est question, procurant ainsi une multitude de situations comme autant de matériaux offerts au raisonnement des jeunes demoiselles. Il s'agit ici d'un usage pédagogique de la fiction permettant à celles-ci d'exercer leur esprit à la faveur d'une discussion dont l'objectif est de former leur jugement ou encore de leur « donner un esprit géométrique<sup>3</sup> » afin qu'elles puissent facilement non seulement juger des productions culturelles et littéraires, mais encore distinguer le vrai du faux, repoussant le préjugé, pour mieux embrasser la vérité. Mais comment, chez Leprince de Beaumont et plus précisément dans ses *Magasins des adolescentes*, la fiction permet-elle de développer les capacités de l'esprit et de véhiculer ou d'illustrer des connaissances ? Il s'agit, me semble-t-il, d'un usage de la fiction qui repose sur une conception du savoir comme combinaison entre l'expérience sensible du monde, vécue ici à travers la fiction par le biais de l'imagination, comme sensation diminuée, et la réflexion qui se présente au lecteur sous la forme des dialogues qui suivent les récits fictionnels. Il s'agira donc de considérer la nature des fictions mobilisées et la manière dont elles sont introduites dans les dialogues, pour ensuite déterminer comment celles-ci contribuent à la formation d'un esprit géométrique et

---

<sup>1</sup> Catriona Seth, « Introduction. Marie Leprince de Beaumont : lumières et ombres », dans Catriona Seth et Jeanne Chiron (dir.), *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 8.

<sup>2</sup> Laurence Vanoflen, « L'autoreprésentation des formes dialoguées : Leprince de Beaumont, Épinay, La Fite », dans Jaques Domenech (dir.), *L'œuvre de Madame d'Épinay, écrivain-philosophe des Lumières*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 235-248.

<sup>3</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes ou dialogues entre une sage gouvernante, & plusieurs de ses Elèves de la première distinction*, Londres, [s. n.], 1760, t. 1, p. 83.

analyser, finalement, le pouvoir persuasif de ces fictions, et, au-delà, de l'imagination.

### ***1. Nature et intégration de la fiction au sein de l'économie des dialogues***

Au sein de l'économie générale des *Magasins des adolescentes* de Marie Leprince de Beaumont, de petites fictions appartenant à différents genres tels que les contes moraux, les contes de fées, les fables animalières et les histoires sentimentales occupent une place et une importance considérables, si l'on considère à la fois l'espace occupé par celles-ci et celui des discussions qui succèdent à presque chacune d'entre elles. Bien qu'elles investissent différents genres littéraires, ces fictions peuvent être réunies sous l'appellation de « fictions réfléchissantes » que Bertrand Binoche et Daniel Dumouchel attribuent à toute fiction qui, de la « fiction édifiante (illustrative) à la fiction sceptique (critique) », a pour objet de « thématiser, d'explicitier, de clarifier certaines intuitions plus ou moins communes<sup>4</sup> » afin d'offrir une expérience morale complète au lecteur, du principe à la discussion, en passant par un processus d'identification qui permet aux jeunes lectrices d'être non seulement convaincues du bien-fondé du principe illustré, mais encore d'en être intimement persuadées au point de modifier substantiellement leur comportement.

Souvent anonymes, sans titre et extirpées de leur contexte original de diffusion, plusieurs fictions lues ou racontées sont désignées simplement sous le nom d'« histoires ». L'origine, si elle est mentionnée, demeure vague, comme l'histoire des esclaves romains sacrifiant leur vie pour sauver leur maître, dont on se contente de mentionner, dans le second dialogue : « nous l'avons pourtant lue dans un roman<sup>5</sup> ». Mlle Bonne insiste ensuite sur le caractère véridique de l'histoire présentée : « Ce qu'il y a de certain, c'est que le fond est vrai, & cela est arrivé plus d'une fois chez les Romains<sup>6</sup> ». Parfois, au contraire, l'histoire est élaborée à partir d'un fait vrai, sans que ne soit même évoquée dans le dialogue son origine véritable. Mlle Bonne se borne ainsi à indiquer : « Nous avons hier lû [*sic*] une histoire qui nous a fait pleurer toutes les trois, Mesdames. Lady Tempête m'a demandé permission de vous la dire<sup>7</sup> ». Suit alors l'histoire de Madame de Ganges, assassinée en 1667 par ses beaux-frères, avec la complicité supposée du mari. Ici encore, la source de cette histoire ayant pourtant fait

---

<sup>4</sup> Bertrand Binoche et Daniel Dumouchel, « Introduction », dans *Passages par la fiction. Expérience de pensée et autres dispositifs fictionnels de Descartes à Madame de Staël*, Paris, Hermann, 2013, p. 10.

<sup>5</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, *op. cit.*, t. 1, p. 48-49.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>7</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 46.

l'objet de publication dès 1670<sup>8</sup> n'est pas précisée. Il arrive également que l'histoire soit présentée comme relevant de « la chose publique », il semble alors inutile d'indiquer clairement la source au lecteur de l'époque, qui possiblement la connaît déjà. C'est le cas, notamment, de l'histoire d'un lieutenant criminel au châtelet soupçonné de vendre la justice du nom de Jacques Tardieu, égorgé, ainsi que sa femme, en août 1665, histoire servant à mettre en lumière les conséquences funestes de l'avarice. Autrement dit, dans le cas des « histoires », si le caractère véridique n'est pas toujours clairement revendiqué, du moins est-il le plus souvent sous-entendu. C'est, au surplus, l'un des objectifs de Mlle de Bonne, de progressivement délaissier les contes au profit des histoires « vraies » où le merveilleux féérique ne prend aucune part et est remplacé par un merveilleux s'expliquant rationnellement<sup>9</sup>. C'est d'ailleurs ce qu'explique Mlle Bonne à Lady Mary, laquelle avoue préférer l'histoire sainte aux contes de fées : « C'est que vous commencez à être une grande fille. Les contes sont bons à amuser les enfans, & quand on devient grande & raisonnable, on auroit honte de ne s'occuper que de choses fausses ; aussi ne vous en dirai-je plus gueres, parce qu'outre les histoires de la Sainte Ecriture, j'en ai un très-grand nombre d'autres à vous raconter, qui sont très-amusantes & qui sont vraies<sup>10</sup>. » Finalement, le plaisir suscité par les fictions « vraies », c'est-à-dire celles dont l'univers est réaliste ou par l'histoire sainte, qui décrit, rappelle avec justesse Éliisa Biancardi, une « réalité constamment transfigurée par l'intervention extraordinaire de la foi<sup>11</sup> » semble augmenter en même temps que la maturité de l'enfant qui se détourne progressivement et de lui-même du « faux » appartenant à

---

<sup>8</sup> [Anonyme], *Recit de la mort tragique de madame la Marquise de Ganges, cy-devant Marquise de Castellane, empoisonnée & massacrée par l'abbé et le chevalier de Ganges, ses beaux-freres, Avec l'Arrest du Parlement de Tolose donné contre les coupables*, A Paris, Chez Jacques le Gentil, 1667, 37 p.

<sup>9</sup> Barbara Kaltz indique à ce propos que dans l'« Avis aux parents » du *Magasin des enfans*, Leprince de Beaumont adopte un point de vue plus tranché en défaveur de l'usage ludique ou pédagogique des contes féériques et des fables : « je voudrois qu'on s'en servît avec beaucoup de circonspection. Dans un cerveau encore tendre, il me paroît qu'on ne devrait imprimer que du vrai ; mais en supposant cette étude exempte de tout inconvénient, elle prend le tems destiné à une autre plus importante, & qui est à la portée des Enfans. L'Ecriture Sainte, c'est le premier pain dont ils doivent être nourris. » Il semble toutefois qu'elle n'ait respecté ce principe que dans le *Mentor moderne*, ouvrage composé pour les garçons dans lequel on ne trouve ni histoires, ni contes de fées, ni anecdotes. Voir sur ce sujet Barbara Kaltz, *Jeanne Marie Le Prince de Beaumont. Contes et autres récits*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000, p. 45-46, 64 et sq.

<sup>10</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, op. cit., t. 1, p. 112-113.

<sup>11</sup> Éliisa Biancardi, éd., *Madame de Villeneuve. La jeune américaine et les contes marins (La Belle et la Bête) Les belles solitaire. Madame Leprince de Beaumont. Magasin des enfans (La Belle et la Bête)*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2008, p. 922.

l'univers féérique, au fur et à mesure que son plaisir de lire ou de se faire raconter ce type d'histoires se délite. C'est là, du moins, l'exemple qu'érige et valorise Leprince de Beaumont en dépit du vif succès que connaît la littérature merveilleuse pendant tout l'âge classique chez un public adulte et mondain.

Certaines fictions, cependant, sont présentées comme étant le fruit du travail d'écriture des jeunes élèves<sup>12</sup> et sont alors plus généralement associées à l'imagination. Fortement encouragée, l'écriture de contes, de lettres, voire d'un journal décrivant les événements quotidiens constitue, pour Mlle Bonne, le moyen par excellence de former l'esprit de ses élèves en leur permettant de maîtriser leur langue, d'acquérir un style à la fois clair et élégant, et surtout, de mettre de l'ordre dans leurs idées. Aussi leur dit-elle :

Je vous exhorte à imiter Lady Charlotte, & à composer quelque chose. Cela formera votre stile, & vous accoutumera à mettre vos pensées par écrit avec quelque ordre ; mais souvenez-vous que pour faire quelque chose de bon, il faut que vous instruisiez & amusiez en même tems. Celles de vous, Mesdames, qui ne pourront pas composer de petites histoires, doivent écrire des lettres. Rien n'est plus sot à une dame, que de ne savoir pas s'exprimer comme il faut sur le papier, & pour le faire avec facilité, il faut s'y accoutumer dès sa jeunesse<sup>13</sup>.

Mlle Bonne informe d'ailleurs celles-ci, dès le premier dialogue, qu'elles auront l'occasion d'entendre les compositions de Lady Sensée : « Elle [Lady Sensée] a fait plusieurs contes de fées fort jolis, des fables, & d'autres petits ouvrages qu'elle vous lira aussi<sup>14</sup>. » La première histoire racontée est donc présentée, dans le dialogue, comme un conte rédigé par Lady Mary. Cependant, une note de bas de page révèle qu'il s'agit en fait de la composition de l'une des élèves de l'auteure alors qu'elle était gouvernante à Londres : « Ce petit conte étant l'ouvrage d'une enfant, je le donnerai comme elle l'a fait. Il est de Lady Sophie Carteret, qui l'a fait avant dix ans<sup>15</sup>. » Par ailleurs, d'autres fictions sont présentées comme étant des exercices de traductions des élèves d'histoires parues dans l'*Adventurer*<sup>16</sup>, périodique anglais publiant surtout des contes orientaux et

---

<sup>12</sup> Elles ont entre 5 et 18 ans, pour celles dont l'âge est précisé.

<sup>13</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, *op. cit.*, t. 2, p. 253.

<sup>14</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, *op. cit.*, t. 1, p. 11.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 14, note a. Cette jeune demoiselle est également la destinataire de l'épître dédicatoire et lui aurait fourni le caractère de Lady Sensée : Lady Sophia Carteret (1745-1771), fille de John Carteret, 2<sup>e</sup> comte de Granville et de Lady Sophia Fermor. (Catriona Seth, « Introduction », dans *Marie Leprince de Beaumont. De l'éducation des filles à La Belle et la Bête*, *op. cit.*, note 1, p. 31.

<sup>16</sup> L'*Adventurer* est un périodique anglais fondé par John Hawkesworth (1715- 1773) et Samuel Johnson dont la première parution a eu lieu le 7 novembre 1752. On doit également à Hawesworth une traduction du *Télémaque* (1768) et une édition des œuvres de Jonathan Swift (1751). Il a également publié quelques romans, dont *Almorán et Hamet*, dont Prévost offrit une traduction en 1763.

des histoires familières et sentimentales. Il s'agit alors plus de belles infidèles que de traduction littérale puisqu'on laisse à l'élève la liberté d'augmenter ou de réduire certaines parties de l'histoire selon son goût.

Ces exemples revêtent une double fonction. Outre l'exemple de jeunes demoiselles fictives et réelles s'exerçant à l'invention littéraire, exercice de la pensée sinon utile, du moins inoffensif, il s'agit également de montrer comment chaque interlocuteur peut et même doit contribuer en fonction de ses aptitudes à la conversation et au divertissement des autres membres de leur petite société. Mlle Bonne rappelle au demeurant ce principe fondateur de la sociabilité à Lady Mary qui, guidée par son amour-propre, refuse dans un premier temps de raconter son histoire afin de mieux s'en faire prier par ses amies : « Apprenez encore qu'on ne doit jamais se faire prier deux fois, quand il est question d'amuser les autres par ses talents ; rien n'est plus insupportable<sup>17</sup> ». Écrire et raconter deviennent ainsi des « talents » à cultiver au même titre que les arts d'agrément constituant l'éducation ordinaire des demoiselles « de la première distinction ».

## **2. Devenir « géomètre » ou l'après-fiction**

L'un des objectifs de l'éducation prodiguée par Mlle Bonne vise à développer chez ses jeunes élèves un « esprit géométrique<sup>18</sup> ». Le « géomètre », pour Marie Leprince de Beaumont, est celui qui « marche toujours, le poids & la règle à la main ; il mesure tout, il calcule tout, il s'habitue à ne rien faire que par règle, à ne rien croire que ce qu'il a compté, mesuré<sup>19</sup> ». Pour autant, l'objectif n'est pas nécessairement d'entrer dans les détails de cette branche des mathématiques, mais plutôt d'acquérir « cette habitude de calcul & de règle » et de l'étendre « dans toutes les autres sciences »<sup>20</sup>, car une fois acquise, cette compétence serait transférable aux autres sphères de la réflexion, y compris celle de la philosophie morale. Par ailleurs, la formation du jugement devient d'autant plus nécessaire dans un contexte où les demoiselles « se piquent de tout lire ; histoire, politique, ouvrage de philosophie, de religion » ce qui implique, du coup, de « les mettre en état de porter un jugement sûr

---

<sup>17</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, op. cit., t. 1, p. 13.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 83. La référence à la géométrie comme discipline par excellence pour former le jugement est omniprésente. On trouvera la première occurrence dans l'« Avertissement », p. xxi.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>20</sup> *Ibid.*

par rapport à ce qu'elles lisent, & leur apprendre à discerner le vrai d'avec le faux<sup>21</sup> ». L'ouvrage de Marie Leprince de Beaumont nous semble alors tout à fait s'inscrire dans cette mouvance qui porte les dialogues de vulgarisation scientifique, lesquels, « mettent encore l'accent sur le rapport que l'homme des Lumières entretient avec la connaissance, connaissance placée le plus souvent sous le signe de la jouissance intellectuelle<sup>22</sup> ». Si la *libido sciendi* des demoiselles semble envisagée de manière positive par Mlle Bonne qui affirme « respecte[r] le desir de savoir<sup>23</sup> » lorsque Lady Violente annonce avoir lu les *Entretiens sur la pluralité des mondes*<sup>24</sup>, elle lui commande également de déployer tous les efforts nécessaires pour « engager [ses élèves] à [se] servir de la Géométrie naturelle que Dieu a mise dans l'esprit de tous les hommes<sup>25</sup> ». Il s'agit en fait de cultiver une faculté innée, explique Mlle Bonne : « ce n'est qu'après des expériences réitérées que je me suis convaincue que nous naissons toutes géométrés, & qu'il n'est pas difficile de développer les idées géométriques dans une tête de douze ans<sup>26</sup> ». Cela suppose d'emblée, comme dans bien des dialogues pédagogiques au siècle des Lumières, rappelle Pujol, « une égalité de principe de tous les individus devant la raison<sup>27</sup> ».

Pour parvenir à former le jugement de ses élèves, la méthode de Mlle Bonne est simple, il suffit d'accoutumer progressivement l'esprit des jeunes au raisonnement en appliquant, dans un premier temps, un doute systématique, car « il ne faut jamais croire aucune chose, parce qu'on l'a lue ou qu'on l'a entendu dire, mais parce qu'elle est conforme à notre raison. Dieu ne nous l'a donnée que pour en faire usage<sup>28</sup> ». Elle rappelle d'ailleurs ce principe à l'occasion de l'*Histoire de la marquise D...*, lue « dans les petites lettres<sup>29</sup> » et que propose de raconter Lady Sensée. L'histoire raconte la quête du bonheur d'une jeune et riche marquise, qui croit d'abord le trouver dans les divertissements mondains, puis dans l'amour, confondant plaisirs immédiats et éphémères et bonheur vrai et durable pour finalement le trouver dans une pratique

<sup>21</sup> *Ibid.*, « Avertissement », p. xxi.

<sup>22</sup> Stéphane Pujol, *Le dialogue d'idées au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 260.

<sup>23</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, *op. cit.*, t. 1, p. 72.

<sup>24</sup> Mlle Bonne annonce alors que leur petit groupe étudiera l'astronomie ultérieurement, étude qui sera toutefois sans cesse repoussée au profit de l'éducation morale.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>26</sup> *Ibid.*, « Avertissement », p. xxi-xxii.

<sup>27</sup> Stéphane Pujol, *op. cit.*, p. 260. Voir plus particulièrement le chapitre 8 sur « Le dialogue pédagogique ».

<sup>28</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, *op. cit.*, t. 1, p. 85-86.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 138.

pieuse et désintéressée de la vertu. Promptement, sans examen ni discussion, Lady Lucie embrasse cette « vérité » qu'illustre l'histoire de la marquise D... et affirme sa résolution d'imiter l'exemple de la marquise. Toutefois, ses compagnes, exerçant leurs « lumières naturelles » se questionnent d'abord sur le bien-fondé de donner tous leurs biens aux pauvres et se demandent s'il n'y a pas une voie intermédiaire, plus modérée et donc plus raisonnable, permettant de conserver les privilèges de leur naissance et de remplir leur devoir de charité chrétienne. Mlle Bonne répond alors :

Elle [Lady Lucie] a oublié qu'une philosophe ne doit rien croire sans preuve ; cependant elle donne une foi aveugle à l'histoire de Lady Sensée. Qui vous a dit, ma chère, que cette histoire n'est pas inventée à plaisir ? Qui vous a dit que cette dame ne s'est pas trompée en croyant être heureuse ; peut-être n'étoit-elle qu'extravagante, comme dit Lady Charlotte<sup>30</sup> ?

Cette tirade constitue les prémisses d'une discussion plus approfondie sur la nature du bonheur, qui se poursuivra sur plusieurs dialogues, car après le doute vient la recherche de la vérité, qui doit se faire dans un esprit alliant humilité et bonne foi. Ces principes valent également pour les discours de Mlle Bonne, lesquels doivent être examinés avec autant de circonspection : « Je prétends donc, Mesdames, que vous examiniez tout ce que je vous dirai, & que vous me contredisiez quand vous croirez avoir de bonnes raisons pour le faire : vous me les direz ces raisons, j'aurai aussi la liberté de vous représenter les miennes, & l'on croira celles dont les raisons auront été les meilleures<sup>31</sup>. » Bien sûr, cette posture qui positionne Mlle Bonne sur un plan d'égalité avec ses élèves n'est que factice, puisque si elle est contredite dans un premier temps et semble concéder aux arguments avancés par les élèves, c'est uniquement pour mieux les convaincre de la justesse de sa proposition par la suite. Mais cela engage tout de même ce que Christine Noille-Clauzade désigne comme une rhétorique de la douceur. Opposée à une rhétorique de la force qui soumet l'interlocuteur et le réduit au silence, la rhétorique de la douceur « se modèle sur l'idéal mondain de la conversation » pour devenir « une rhétorique de l'écoute et de la réponse appropriée - le bon mot au bon moment -, point de rencontre d'une morale de l'humilité et d'un art de l'esprit<sup>32</sup> ». En ce sens, la rhétorique qu'emploie Mlle Bonne envers ses élèves se démarque par sa bienveillance et sa finesse, s'adressant d'abord à l'esprit et à la raison, laissant chacun libre d'adhérer ou pas aux théories et définitions de Mlle Bonne. Par exemple, lorsque

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>32</sup> Christine Noille-Clauzade, *L'univers du style. Analyse de la rhétorique classique*, Metz, Centre d'études linguistiques des textes et des discours, 2003, p. 241-242.



cette dernière affirme que le bonheur est « un état dans lequel on se trouve si bien, qu'on ne voudrait pas choisir de le changer contre un autre », Miss Champêtre rétorque : « Si on est si content de son état qu'on ne voudrait pas le changer pour un autre, on craindrait de le perdre ; or vous nous avez dit qu'un cœur heureux ne craint rien<sup>33</sup>. » Mlle Bonne concède alors que celle-ci a, en effet, raison et modifie, quoique légèrement, sa définition, ce qui lui permet de préciser sa pensée, mais également de rallier les autres demoiselles à son raisonnement.

### **3. Le pouvoir persuasif de la fiction**

Pour que la leçon du maître ait une certaine valeur, il ne suffit pas, loin de là, de convaincre l'élève de sa vérité. Il faut de plus qu'elle *persuade* celui-ci, c'est-à-dire qu'elle emporte entièrement son adhésion, voire qu'elle *se coule* en lui, ce qui exige, remarque Jean-Vincent Blanchard dans son ouvrage sur l'optique du discours, un « juste équilibre entre sollicitation des désirs du corps<sup>34</sup> et appel à la raison<sup>35</sup> ». Dans le cas contraire, la leçon ne reste qu'une leçon. Autrement dit, l'enfant n'y adhère pas au point de modifier son comportement ou ses pensées. Qu'on en juge par ce passage se trouvant dans l'*Avertissement des Magasins*, qui met en évidence le dialogue de sourds qui peut aisément s'installer entre une gouvernante, qui ne réfléchit pas assez sur les moyens d'illustrer le précepte qu'elle tente d'enseigner, et une jeune fille, dont la nature enfantine, rappelle Locke, lui « rend l'Esprit distrait & volage<sup>36</sup> », ce qui requiert d'ancrer les leçons abstraites en elle de manière sensible :

Je sais qu'on a rebattu mille fois aux filles les plus mal élevées, certains lieux communs : *On méprise une femme dérégulée. Il faut avoir de la religion. On doit respecter les bienséances. La vertu est la seule chose qui puisse nous rendre estimables & heureuses.* Ces leçons sortent de la bouche de la plus imbécile Gouvernante, qui les répète sans y penser, à un enfant qui les écoute sans les entendre<sup>37</sup>.

<sup>33</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, op. cit., t. 1, p. 159.

<sup>34</sup> C'est-à-dire sollicite les affects du corps : plaisir et déplaisir.

<sup>35</sup> Jean-Vincent Blanchard, *L'optique du discours au XVII<sup>e</sup> siècle. De la rhétorique des jésuites au style de la raison moderne (Descartes, Pascal)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 2.

<sup>36</sup> John Locke, *De l'éducation des enfants*, [*Some Thoughts Concerning Education*, 1693], Pierre Coste, trad., Sur la dernière Edition revue, corrigée & augmentée de plus d'un tiers par l'Auteur, À Amsterdam, Chez Henri Schelte, 1708, p. 321.

<sup>37</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, op. cit., t. 1, p. iii. (L'auteure souligne).

Quoique la leçon de morale soit souvent répétée, elle ne réussit pas toujours à produire son plein effet rhétorique, en raison de la forme qu'elle prend, susceptible de rebuter l'enfant. Tantôt elle est d'une abstraction telle que son intelligibilité est, dans le meilleur des cas, partielle. Tantôt elle vise trop directement l'enfant et vient heurter son amour-propre, ce qui le rend insensible à ce dont on tente de le convaincre.

De fait, certains concepts, tels que la vertu, ont besoin du secours des mots, afin de produire une impression durable dans la mémoire. Aussi Mme de Beaumont écrit-elle, dans l'*Avertissement* : « il faut leur faire l'analyse des remèdes que la religion leur présente : l'écorce en est rude & capable de les rebuter ; il faut lever cette écorce, & les convaincre que le joug de l'Évangile est doux & léger ; il faut leur rendre sensible cette grande vérité : Qu'il est plus aisé, qu'il y a moins de peine à régler ses passions, qu'à chercher à les satisfaire<sup>38</sup> ». Si le discours pédagogique doit d'abord parler le langage de la raison pour parler à l'esprit, il doit au surplus faire appel à l'imagination pour rendre sensibles les réalités exprimées et atteindre le cœur. C'est en formant des tableaux expressifs et émouvants que les mots viennent susciter les passions en les exprimant et rendent l'individu réceptif à la leçon.

Pour y parvenir, aucune fiction n'est plus efficace, du moins dans les *Magasins*, que celles que l'on peut appeler, avec Madame de Staël, les fictions « naturelles », à savoir des histoires où « tout est à la fois inventé et imité, [...] rien n'est vrai mais tout est vraisemblable<sup>39</sup> ». Dans les *Magasins*, elles sont le plus souvent tragiques et leur effet pathétique s'incarne jusque dans le corps des lectrices qui parfois en versent des larmes, lesquelles peuvent être alors considérées comme une manifestation de sa sensibilité « prouv[ant] ainsi les vertueuses qualités de [leur] âme<sup>40</sup> ». C'est ce qui se produit, notamment avec la narration de l'histoire de Fidélia, traduite par Lady Sensée<sup>41</sup> dans laquelle une jeune femme raconte les événements tragiques de sa vie, causés par son éducation, faite par son père, libertin et déiste. À la suite du récit et avant toute discussion sur le christianisme comme seule religion apte à

<sup>38</sup> *Ibid.*, « Avertissement », p. v.

<sup>39</sup> Madame de Staël, *Essai sur les fictions*, dans *Œuvres de jeunesse*, S. Balayé et J. Isbell (éd.), Paris, Desjonquères, 1998, p. 132. Cité dans Giovanni Paoletti, « Fictions, connaissance morale et mélancolie dans l'*Essai sur les fictions* de Madame de Staël », dans Bertrand Binoche et Daniel Dumouchel (dir.), *Passages par la fiction. Expérience de pensée et autres dispositifs fictionnels de Descartes à Madame de Staël*, Paris, Hermann, 2013, p. 217-218.

<sup>40</sup> Anne Coudreuse, *Le goût des larmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 1.

<sup>41</sup> L'histoire serait d'une certaine Mistriss Chapone qui aurait publié cette histoire dans l'*Adventurer*.

assurer le bonheur, Louise s'exclame : « Mon Dieu, que cette histoire est touchante ! Je n'ai pû [*sic*] retenir mes larmes en l'écoutant<sup>42</sup>. » Le pathétique de l'histoire vient alors renforcer l'effet persuasif des arguments en faveur du christianisme.

C'est en regard de cette fonction attribuée à la parole et plus particulièrement à la fiction que celle-ci sera davantage mobilisée par plusieurs pédagogues des Lumières, qui en apprécient de surcroît l'aspect diplomatique. De fait, la fiction persuaderait d'autant plus l'élève qu'elle permet de transmettre des leçons de morale de façon subtile, c'est-à-dire sans heurter sa susceptibilité.

En somme, si l'objectif du pédagogue est d'inciter son élève à modifier son comportement sur la base d'un principe de morale, il doit au préalable éviter de susciter l'émergence d'un mouvement de résistance par une maladresse venant blesser l'amour-propre de ce dernier. De ce point de vue, la fable, par exemple, devient chez Panckoucke un « voile adroit<sup>43</sup> » sous lequel on peut envelopper la critique, car, écrit-il, « l'homme est souvent si foible, & si orgueilleux, qu'il faut le mettre dans une perspective, où il puisse voir la vérité, sans en être choqué. C'est un malade qui a besoin d'une medecine ; mais il faut ôter les dégoûts qu'elle peut lui causer<sup>44</sup> ». Aussi est-il judicieux d'illustrer le précepte par un exemple éloquent que rien ne lie de façon trop évidente à l'élève, mais à la faveur duquel ce dernier peut tout de même se reconnaître. Les *Magasins* de Mme de Beaumont sont à cet égard exemplaires puisque non seulement elle recourt aux fictions pour illustrer subtilement les défauts de ses élèves, lesquels peuvent alors en prendre conscience et s'en corriger, mais on peut également y lire les réactions suscitées par ces histoires. Dans le huitième dialogue, par exemple, Lady Tempête raconte une histoire parue dans l'*Aventurier* qu'elle a traduite. Elle met en scène un gentleman animé par un désir dévorant d'aller aux spectacles, désir qui le pousse à l'extravagance et au ridicule. Toutefois, son désir devient dégoût une fois assouvi. Lady Lucie se reconnaît immédiatement dans le personnage : « Ma bonne avouez que cette histoire est la mienne<sup>45</sup> ». Et cette identification, faite par le truchement de la fiction, fait ensuite naître le désir de se réformer : « J'ai grande envie de suivre l'exemple de

---

<sup>42</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, op. cit., t. 3, p. 186.

<sup>43</sup> [André-Joseph Panckoucke], *Les études convenables aux demoiselles* [1749], Paris, Chez la Veuve Bordelet et Savoie, 1755, vol 1, p. xiv.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>45</sup> Marie Leprince de Beaumont, *Magasin des adolescentes*, op. cit., t. 2, p. 30.

cet homme, & de quitter à la premier [*sic*] représentation<sup>46</sup> ». Lorsque l'élève est convaincu de la vérité du précepte enseigné et que cette conviction génère ensuite le sentiment qu'elle doit, pour vivre en accord avec ce principe dont elle reconnaît la justesse, modifier son comportement, le pédagogue a atteint son objectif : l'élève est persuadé.

Andréane Audy-Trottier  
Université Paris-Est Créteil

---

<sup>46</sup> *Ibid.*